



HAL
open science

Une collection coloniale

Norbert Dodille

► **To cite this version:**

Norbert Dodille. Une collection coloniale. *Revue historique de l'océan Indien*, 2005, Dynamiques dans et entre les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien : XVIIe-XXe siècle, 01, pp.156-168. hal-03412304

HAL Id: hal-03412304

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03412304>

Submitted on 3 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une collection coloniale

Norbert Dodille
Université de La Réunion

De 1905 à 1913¹, Alfred et Guillaume Grandidier vont publier, en 9 volumes, une *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*.

Tous deux sont ce que nous appellerions aujourd'hui, des « spécialistes » de Madagascar. Alfred Grandidier (1836-1921), le père, membre de l'Institut, géographe et ethnographe de terrain (il a parcouru la grande île à de nombreuses reprises) a déjà à son actif un nombre impressionnant de publications, dont l'*Histoire de la Géographie de Madagascar* en 1892. Il sera président de la Société de Géographie de 1901 à 1905. Son fils Guillaume (1873-1957) continue l'œuvre de son père. Il sera secrétaire général de la Société de Géographie de 1918 à 1938.

UNE COLLECTION

De quoi s'agit-il ? Le terme de « collection » a ici le sens de « réunion d'extraits » (Littré) et il s'agit bien, en effet, sous forme intégrale ou sous forme d'extraits, de lettres, de mémorandums, de factums, de mémoires, de relations, de journaux, de récits de voyages plus ou moins romancés, voire de dictionnaires, de catéchisme, etc., dont la thématique est Madagascar et ses dépendances (essentiellement les Comores), et, accessoirement, les îles avoisinantes, telles que les Seychelles, Maurice ou La Réunion.

La période choisie pour le recueil de ces textes va de 1500 à 1800, chiffres ronds. Les textes sélectionnés sont, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, des textes en français ou en langues européennes traduites en français. Il n'est pas inutile, me semble-t-il, de décrire globalement cette collection, avant d'en aborder l'analyse :

- Tome 1, Ouvrages ou extraits d'ouvrages portugais, hollandais, anglais, français, allemands, italiens, espagnols et latins relatifs à Madagascar (1500 à 1613), 1903.
- Tome 2, Ouvrages ou extraits d'ouvrages français (jusqu'à 1630), portugais, hollandais, anglais, allemands, italiens, espagnols et latins relatifs à Madagascar (1613 à 1640), 1904.
- Tome 3, Ouvrages ou extraits d'ouvrages anglais, hollandais, portugais, espagnols et allemands, relatifs à Madagascar (1640 à 1716), 1905.
- Tome 4, Les aventures de Robert Drury pendant ses quinze années de captivité à Madagascar et son second voyage dans cette île (1701-1717 et 1719-1720), 1906.
- Tome 5, Ouvrages ou extraits d'ouvrages anglais, hollandais, portugais, espagnols, suédois et russes (1718-1800), 1907.
- Tome 6, Ouvrages ou extraits d'ouvrages anglais et hollandais : complément, 1598-1741, Union coloniale, 1913.

1. La publication du tome IX, retardée par la guerre, attendra 1920.

- Tome 7, Ouvrages ou extraits d'ouvrages français : les premières tentatives coloniales françaises aux Indes orientales. Relation du voyage de Cauche. Dictionnaire de la langue de Madagascar (1658) - Catéchisme malgache (1658) : (1604-1658), 1910.
- Tome 8, *Histoire de la grande île de Madagascar* par Etienne de Flacourt (1642-1660) : première partie, 1913.
- Tome 9, *Histoire de la grande île de Madagascar* par Etienne de Flacourt (1642-1660) : seconde partie. *Mémoires sur l'île de Madagascar* par François Martin (1665-1668), 1920.

Les principes de distribution qui président à la constitution du recueil et qui apparaissent à première vue sont triples.

D'une part, distinction entre des ouvrages repris intégralement et des extraits d'ouvrages (voir le sous-titre « Ouvrages ou extraits d'ouvrages ») : les tomes IV, VII, VIII et IX contiennent des publications intégrales de textes connus des malgachisants mais peu disponibles : le *Journal* de Robert Drury, la *Relation* du voyage de Cauche, un dictionnaire et un catéchisme, l'*Histoire de la Grande Isle Madagascar* de Flacourt, et les *Mémoires* de François Martin. Quant au reste, il peut s'agir de textes de dimensions extrêmement variables, allant d'un paragraphe, jusqu'à plusieurs dizaines de pages. Chaque texte est suivi d'une indication généralement très précise de source.

D'autre part, répartition des textes à partir de la nationalité des auteurs, qui sont exclusivement européens, et représentent évidemment les nations qui ont négocié ou tenté de le faire avec les habitants de Madagascar ou qui s'y sont établis de manière généralement localisée et provisoire.

Enfin, le troisième principe est plus ou moins rigoureusement chronologique². À la fin de chaque volume, le lecteur dispose d'une table des matières, reprenant les titres des passages cités par les éditeurs, puis d'un index détaillé par mots-clés, noms de lieux et noms de personnes.

Une lecture plus attentive permet toutefois de relever que la *Collection* obéit à des régulations plus subtiles, moins apparentes, qui sont plutôt d'ordre thématique ou narratif. On peut y déceler ce qu'on pourrait appeler des « massifs » d'extraits cohérents. J'en distinguerai essentiellement trois, qui me paraissent les plus importants.

Un premier massif est constitué par la pathétique tentative des pères Jésuites portugais de christianiser les populations de l'île de Madagascar. Il s'agit de lettres, pour la plupart adressées au Père provincial de Goa et dont la suite constitue de toute évidence un récit : enthousiasme des Jésuites, puis désappointement et finalement échec patenté ; ces lettres, entrecoupées d'extraits de lettres de Hollandais et autres, occupent essentiellement les pages 105 à 326 du tome II³.

Un deuxième massif a trait aux histoires de pirates établis à Madagascar ou y ayant établi des bases. Les extraits occupent les pages 450 à 638 du tome III, et sont

2. I : 1500-1613 ; II, 1613-1640 ; III, 1640-1716 ; IV : 1701-1717 et 1719-1720 ; V : 1718-1800. Il y a également des ajouts, publications de documents retrouvés au fur et à mesure de la publication des différents tomes : VI, 1598-1741.

3. On trouvera en amont quelques extraits de lettres du père Luis Mariano au tome I, puis, en aval, quelques extraits dans les pages suivantes du tome II, ainsi que des *addenda* au tome II, aux pages 641 à 687 du tome III.

pour la plupart (mais pas uniquement) extraites du tome II de *The History of Pyrates*, de Charles Johnson, (1724).

Le troisième occupe les pages 52-196 du tome VI et relate la tentative pathétique et infructueuse des Hollandais de développer le commerce et la traite des esclaves dans différentes baies de Madagascar en 1741.

UN MONUMENT

Pourquoi cette publication ? Cette démarche de constitution d'un recueil, d'une *collection* (dans un sens ambigu, puisque Littré signalait que le mot *collection*, au sens de réunion d'extraits, était déjà vieilli), n'est pas seulement un travail de chercheur doublé d'un archiviste : elle s'inscrit en effet dans une démarche clairement définie dès la présentation de l'ouvrage par Jules Charles-Roux, président du Comité de Madagascar⁴, qui édite la collection⁵ : la publication du Comité est un *monument* :

«*Le Comité de Madagascar a pris, il y a trois ans, l'initiative d'ouvrir une souscription publique afin d'élever un monument à la mémoire des soldats et des marins morts à Madagascar pour la patrie. Cette oeuvre est accomplie, et le beau groupe de Barrias⁶, qui a figuré à l'Exposition coloniale de 1900, a été solennellement inauguré sous la présidence du général Gallieni à Tananarive, le 23 novembre 1901, en présence de toute la population et de l'armée d'occupation. Il nous a semblé qu'un autre monument, d'un genre tout différent, restait à ériger et qu'il y aurait un véritable intérêt à constituer, pour ainsi dire, les titres de noblesse de notre colonie, en publiant les documents, ouvrages ou parties d'ouvrages relatifs à Madagascar depuis sa découverte par Diego Dias, le 10 août 1500, jusqu'en 1800*».

Il s'agit donc de constituer, en les réunissant dans un ensemble impressionnant de neuf gros volumes, un monument de papier et de patience. Après tout, il ne manque pas, tout au long de ces 4000 pages, de morts *concernant* Madagascar. Qu'est-ce que ces morts, et précisément ces morts pour la patrie ? Ce sont des individus, des personnages singuliers qui ont soumis leur destin particulier⁷ aux aléas d'enjeux qui se situent à l'échelle d'états, voire de continents. Il en est de même pour ceux qui écrivent les textes repris dans la *Collection* et qui sont plus ou moins conscients de ces enjeux. Il en est de même de tous ces *personnages* que font revivre ces textes, et qui sont confrontés à des questions de survie immédiate, de besoins, de désirs, de frustrations, parfois de plaisirs ou de pouvoir. La *Collection* est donc aussi une énumération interminable de morts qui pourraient n'être que le fruit hasardeux de simples désordres de l'Histoire : batailles, sur les mers, de navires appartenant à des pays ennemis, bien qu'Européens et chrétiens, marins malades de fièvres, de scorbut, de dysenteries, victimes des sagaies des indigènes. Tous ces morts n'ont pour la plupart d'autre monument, en effet, que des récits, voire de simples mentions exhumées des archives et des bibliothèques. Collection de morts, donc, reconstituée après la conquête, pour servir à

4. Sur le Comité de Madagascar, voir Pascal Venier, « Le comité de Madagascar 1894-1911 » *Omalysy Anio*, Revue d'Histoire, Université de Madagascar, Antananarivo, vol. 28, 1988, p. 43-56.

5. Du moins jusqu'en 1911, date à laquelle le Comité de Madagascar est absorbé par l'Union coloniale, qui va prendre le relais de la publication.

6. Louis Ernest Barrias (1841-1905), sculpteur français, grand prix de Rome en 1865. J'ignore où se trouve aujourd'hui cette sculpture.

7. Comme le rappelle Sophie Linon-Chipon, François Bert.

la mémoire d'une longue geste couronnée par la colonisation. Martyrologe laïc, le recueil des textes invite au recueillement devant ces morts dont l'accumulation formidable ne prend sens qu'à partir de l'accomplissement final, cette colonisation française qui va au bout du compte les justifier, leur donner un sens et une valeur.

Par ailleurs, l'intention qui préside à la *Collection* est conforme à un projet plus vaste encore et qui est évoqué par Jules Charles-Roux : celle de susciter des entreprises analogues à celle du Comité de Madagascar. On pourrait, à l'échelle de l'ensemble des colonies françaises, constituer une véritable « bibliothèque » à partir de la « moisson » de documents que pourraient effectuer les savants :

« S'il nous était permis d'émettre un vœu, nous souhaiterions que les nombreux comités siégeant à Paris ou en province voulussent bien entreprendre un travail similaire au nôtre pour chacune des colonies dont ils s'occupent spécialement. Nous arriverions ainsi à réunir, en quelques années, une bibliothèque qui serait une source féconde d'utiles études. »

Le Comité de l'Asie française, par exemple, trouverait une ample moisson de documents sur l'histoire de notre empire indo-chinois et, si M. Doumer⁸ n'avait pas abandonné son gouvernorat, il eût certainement goûté et encouragé ce projet, qui, espérons-le, recevra un accueil favorable auprès de son successeur, si le Comité de l'Asie juge opportun de le réaliser⁹.

Il n'y a donc pas lieu de distinguer d'une part une entreprise qui serait d'ordre scientifique, et de l'autre, la soutenant, l'encourageant, une entreprise idéologique. Les deux démarches sont inséparables. Les éditeurs scientifiques, sortes de « narrateurs » d'arrière-plan de la longue histoire que raconte la *Collection*, en rassemblant, en donnant à lire et en commentant les textes qui la composent, sont tout à la fois des savants, et des contributeurs, des acteurs de l'entreprise coloniale. L'histoire de la colonisation est indissociable des études naturalistes et anthropologiques, le progrès des connaissances de ces contrées va de pair avec le succès des conquêtes militaires qui les rendent possibles. Comme le dit explicitement Alfred Grandidier, ses nombreux travaux de savant, en particulier, évidemment, les cartes qu'il avait dressées, constituaient une « *prise de possession scientifique qui précédait la prise de possession effective* »¹⁰. Dans un discours prononcé à l'Académie des Sciences par Alfred Lacroix, celui-ci rappelle que Grandidier avait mis ses cartes, reproduites par ses soins, à la disposition du ministre de la Guerre lors de l'expédition décisive de 1894¹¹(p. XXI).

Cette ambiguïté est d'ailleurs inscrite dans l'histoire même du Comité de Madagascar, qui se forma tout d'abord, après quelques hésitations, en comité fonctionnant au sein d'une société scientifique, la Société de Géographie Commerciale de Paris (S.G.C.), et qui, par la suite, fut absorbé par l'Union coloniale.

8. Paul Doumer, gouverneur de l'Indochine de 1897 à 1902.

9. Tome I, Avant-propos, p. VII-VIII.

10. Cité dans Jean Meyer, Jean Tarrade et alii, *Histoire de la France coloniale, tome I, Des origines à 1914*, Armand Colin, 1990, p. 575.

11. Alfred Lacroix, *Notice historique sur Alfred Grandidier, membre de la section de géographie et de navigation, lue dans la séance publique annuelle du 22 décembre 1922*, Académie des Sciences, p. XXI-XXII.

Mais revenons à notre « narrateur » collectif, et à un premier aspect de sa démarche : celle de la circonscription de son objet scientifique ; spatialement, on l'a vu, il s'agit de Madagascar et des îles avoisinantes. Au point de vue du choix des textes, il est clair que le projet est de ne produire que des récits écrits par des Européens, et, par suite, de limiter en amont la collection à 1500, date à laquelle les Portugais ont, selon Grandidier, « découvert » Madagascar :

« C'est en 1500 qu'a eu lieu la découverte de Madagascar par les Portugais. Toutefois, onze ans auparavant, comme nous le verrons plus loin, Pierre de Covilham, qui, parti du Portugal le 7 mai 1487, a visité successivement l'Égypte, la mer Rouge et la côte de Malabar, puis en 1489 la côte orientale de l'Afrique, a eu connaissance d'un groupe d'îles situées dans le Sud-Est de l'Afrique, que les habitants de Sofala lui ont signalé sous le nom d'îles Komr, c'est-à-dire d'îles de feu. Il est probable que ce nom s'appliquait non seulement à l'archipel que nous dénommons aujourd'hui Comores, mais aussi à Madagascar »¹².

Cette question de la « découverte » de Madagascar est évidemment absurde puisque l'île est habitée, sans même que l'on sache depuis quand, et que, si elle n'a pas été exactement colonisée par les Arabes, du moins ceux-ci se sont-ils installés – sans doute en même temps que, voire avant certaines populations dites « indigènes » – sur de nombreux points de la côte, où ils exercent la traite, en particulier celle des esclaves, et où ils ont fait pénétrer l'islam. Mais ne nous précipitons pas trop pour accuser les éditeurs d'eurocentrisme. Grandidier, auteur d'une *Histoire de la géographie de Madagascar*¹³, membre de l'Institut, est bien conscient de cette antériorité :

« Longtemps avant que les Portugais aient découvert l'île de Madagascar, des voyageurs grecs et arabes l'avaient déjà visitée, tant dans l'Antiquité qu'au Moyen-Age »¹⁴.

Certes, on pourrait gloser l'usage du vocabulaire de Grandidier et s'interroger sur la différence entre « découvrir » et « visiter ». L'empreinte laissée par les visiteurs, en particulier arabes, ne serait pas à prendre en compte au même titre qu'une *découverte*. Le commerce ordinaire et ancestral des Arabes et des habitants de l'île de Madagascar ne saurait être placé sur le même plan qu'une découverte qui, scientifiquement et historiquement, a profondément bouleversé la civilisation occidentale (elle est à peu près contemporaine de la découverte de l'Amérique). Grandidier est donc logique avec lui-même lorsqu'il préfère circonscrire son corpus, tant chronologiquement que par l'origine et la nationalité des auteurs, à la sphère européenne. Il n'empêche que ce choix n'est pas incompatible avec d'autres projets, par exemple celui qu'énonce à propos de l'Afrique Jules Charles-Roux en conclusion de son avant-propos :

« Je sais bien que certaines de nos colonies de la côte occidentale de l'Afrique sont réputées n'avoir pas d'histoire et n'être, pour ainsi dire, sorties de la barbarie qu'au moment où nous y avons planté notre drapeau. Il me semble cependant que,

12. Tome I, Introduction, p. XI.

13. *Histoire de la géographie de Madagascar*, par Alfred Grandidier, Paris, Imp. nationale, 1892. Une première édition, datant de 1885, n'est pas répertoriée au catalogue de la Bibliothèque nationale.

14. Tome I, Introduction, p. IX.

si l'on pouvait faire des recherches dans les Facultés musulmanes (les Zaouïas), on y trouverait peut-être des renseignements de nature à modifier cette légende»¹⁵.

La question est là : Grandidier, qui, sur ce point comme sur d'autres, n'est peut-être pas entièrement du même avis que Charles-Roux, ne traite que des documents qui sont à sa portée et qu'il pense pouvoir utiliser. Pour résumer, dans cette période au moins de 1500 à 1800¹⁶, il n'y a que les Européens qui « parlent » concernant Madagascar. Eux seuls ont su constituer cette masse documentaire exceptionnelle qui permet, à posteriori de reconstituer un discours ou plutôt la confrontation de discours concernant la grande île.

Il nous reste à montrer comment les éditeurs, à leur tour, vont savoir donner un sens, une perspective, une organisation, une sorte de cartographie significative à ces différents discours qui les ont précédés chaotiquement sur la voie de la colonisation.

DES COMMENTAIRES

Par qui et comment ces textes sont-ils rassemblés ? C'est un collectif qui s'est mis à l'œuvre. En dehors des auteurs cités, il faut ajouter Jules Charles-Roux¹⁷, qui est avant tout le « politique » de l'équipe, Henri Froidevaux¹⁸, Clément Delhorbe¹⁹. Un travail scientifique qui va d'abord consister à chercher les textes, à les choisir, à les rassembler, à les ordonner. Mais aussi à les annoter : ces ouvrages du siècle passé, lus dans le texte original, sans commentaires ni explications, ne sont pas aisément compréhensibles ; les noms des localités, par exemple, y sont mal orthographiés, et difficiles à authentifier. Les notes critiques et explicatives, les cartes qui les accompagneront en rendront la lecture plus facile²⁰.

Ces notes critiques, ces commentaires sont soit des notes de bas de page, dont les appels, selon la nature des notes, sont numériques ou alphabétiques, soit des éléments placés dans le corps du texte entre crochets. Ces commentaires sont évidemment marqués par la méthode lansonienne. On peut en relever plusieurs catégories, que je décrirai rapidement avant d'y revenir ultérieurement :

Des notes explicatives, philologiques, ethnologiques ou encyclopédiques, traductions d'un terme ou explication d'une coutume : au tome III, p. 64, une note nous propose un rapide historique de la compagnie des Indes Orientales créée par les Danois²¹.

15. Tome I, Avant-propos, p. VIII.

16. 1500 représente la découverte de Madagascar par les Portugais, selon Grandidier. 1800 ne correspond à rien de précis sur le plan historique, sinon l'unification du pays par Andrianampoinimerina (1787-1810), l'abandon d'une politique coloniale cohérente par la France à cette même période.

17. Jules Charles-Roux (1841-1918), grand industriel marseillais, armateur, député, commissaire général de l'exposition coloniale de Marseille en 1906, et, entre autres, président du Comité de Madagascar à partir de 1896.

18. Henri Froidevaux (1863-1954). Historien et géographe. Il a occupé la chaire de géographie coloniale de la Faculté de lettres de Paris puis celle d'histoire moderne et contemporaine de l'Institut catholique de Paris (1904-1938). Bibliothécaire de la Société de géographie, il a également dirigé la revue *L'Asie française*. Il a publié, entre autres, les mémoires de François Martin et *Les Lazaristes à Madagascar au XVII^e siècle*, Paris, C. Poussielgue, 1903.

19. Lui aussi spécialiste de Madagascar et photographe, comme Guillaume Grandidier. Il a relativement peu publié.

20. Tome I, Avant-propos, p. 6.

21. « C'est en 1612 qu'a été fondée à Copenhague, sous la protection du roi de Danemark Christian IV, une Compagnie dans le but de faire le commerce aux Grandes Indes [...] Après des alternatives de succès et de revers, elle a été en pleine prospérité vers 1640, mais ses transactions commerciales se faisaient plutôt dans l'Orient même qu'avec la mère patrie ».

Des notes à références intertextuelles. Par exemple, Boothby, à la page 242 du tome III, préconise qu'on expédie les vagabonds et les parasites d'Europe à Madagascar: les éditeurs citent une lettre de Guy Patin sur le même thème à la même époque²².

Des notes à référence « intratextuelles » qui, elles, renvoient à d'autres passages de la *Collection*. Ce type de notes présente évidemment l'avantage de souligner la continuité des textes, leurs relations, la réalité de la cohérence interne de la collection. Elles révèlent d'une part la suite narrative des différents extraits, et d'autre part la multiplicité des points de vue sur un même événement ou sur une même suite d'événements.

Des « variantes », à la manière de Lanson, avec des appels de notes alphabétiques. Toutefois, ces variantes ne renvoient pas à un état différent du même texte, mais bien plutôt à une autre version, un autre récit ou un récit connexe d'un même événement ou encore un texte annexé, etc. ; à la page 630 du tome III, une note jointe au mémoire qui occupe le haut de la page. Ces variantes peuvent occuper la plus grande partie de la page, de sorte que l'on assiste à des superpositions de récits dont on peut imaginer des lectures simultanées ou du moins alternées. Bien entendu, une note alphabétique peut elle-même contenir une note numérique (tome II, p. 448) ou inversement ou une note numérique contenir une note alphabétique qui contient elle-même une note alphabétique (tome II, p. 405) ou une note numérique (tome II, p. 179), selon un grand nombre de combinaisons qu'on peut imaginer, de sorte que les étages de notes figurent un savoir à tiroirs, visuellement disposé à l'image d'une stratification des connaissances dont l'ouvrage constitue la couche supérieure.

Des notes rectificatives, qui se rattachent à une tradition ancienne, et d'ailleurs encore d'actualité²³, de confrontation entre les affirmations avancées par les textes avec les « réalités » ou les « vérités » constatés par les savants contemporains. Ce type de commentaire est important et dévoile l'une des motivations de la publication. Les éditeurs de la collection nous rappellent inlassablement, surtout, évidemment, à propos des textes les plus anciens, qu'il n'y a ni éléphants, ni lions, ni serpents venimeux à Madagascar. Exemple : tome III, p. 207 : note 2. « *Il n'y a pas d'éléphants dans l'île de Madagascar* ». Note 3 : « *On n'a encore trouvé à Madagascar aucun serpent venimeux* », etc.

Je distinguerai de ce type de notes, bien qu'ils s'y apparentent et en relèvent d'une certaine façon, des commentaires que je qualifierai de subjectifs ou, plus

22. « Boothby [« marchand de Londres », auteur d'un « traité encourageant les Anglais à établir une colonie à Madagascar] s' imagine cependant que l'on rendrait service à notre pays en le débarrassant des vagabonds et en envoyant tous les parasites à Madagascar. Voilà ce qui s'appelle bien parler, car, si tous les honnêtes gens connaissaient cette île aussi bien que moi [Powle Waldegrave], personne autre que les vagabonds n'irait la coloniser ». Note des éditeurs : « Il y avait en France des gens qui avaient la même idée. Guy Patin écrivait à Falconet le 9 juin 1665 (Lettre DXL) : 'On cherche ici des gueux et des misérables, tant hommes que femmes, pour les envoyer à Madagascar afin de travailler et d'y peupler le pays. Cela déchargera un peu la France de tant de gens oiseux qui y abondent' ». Il faut souligner qu'il s'agit là d'un thème sensible à l'époque coloniale, où la propagande anticolonialiste désigne souvent les coloniaux comme représentant la part la plus exécrationnelle de la société (c'est même un topos du roman exotique). De plus, il y a débat, au sein même du parti colonial, entre les partisans de l'envoi d'une élite dans les colonies et ceux qui pensent que l'on peut régénérer par le travail dans les colonies les brebis galeuses de la société française (voir sur ce point Jacques Thobie, Gilbert Meynier, et alii : *Histoire de la France coloniale, tome II, 1914-1990*, Armand Colin, 1990, p. 25-27). Quant au projet de déportation à Madagascar, il aura des suites de plus sinistre mémoire, puisque c'est à Madagascar que les nazis avaient pensé d'abord envoyer les juifs d'Europe, avant le choix de la « solution finale ».

23. Cf. les commentaires de l'édition de l'*Histoire de la Grande Isle Madagascar* par Claude Allibert, Paris, INALCO-Karthala, 1995, 656 p., ill.

précisément, *d'ironiques*. À partir de leurs connaissances contemporaines du milieu géographique et humain de Madagascar, les éditeurs prennent à partie le texte cité, et, au moyen d'une sorte de clin d'œil au lecteur contemporain censé, lui aussi, disposer d'une connaissance mieux affermie, le tournent en dérision. On trouvera ainsi, disséminés à travers les 4 000 pages de la Collection, un nombre important de points d'exclamation ou d'interrogation, destinés à mettre en évidence l'ignorance pré-coloniale des auteurs cités. Je ne citerai, parmi cent, qu'un exemple, au tome VI, p. 29 :

« *Les singes [maques]²⁴, y vont par troupe, dont la moindre est de cinquante [!]; les uns [les « lémurs varis »] sont blancs et de la grandeur d'un renard, ils sont cruels [?] et difficiles à apprivoiser, mais il y en a de plus petits, des bruns [les « lémurs mongoz »] qui sont beaucoup plus dociles²⁵. Il y en a de grands qui ne marchent que sur leurs pieds de derrière, et dont la peau blanche est tannée [les propithèques]; ils aiment tellement les femmes (?) que, s'ils en rencontrent une, ils s'entre aident tous pour la violer les uns après les autres (??), après quoi ils la mettent en pièces (???) ».*

L'ÉPREUVE DE VÉRITÉ

Ce dernier exemple est assez parlant : les dénominations scientifiques se substituent aux appellations vulgaires, et les exclamations, les interrogations ponctuent un texte de toute évidence mis en position de *minorité* par rapport aux éditeurs. Il a copié ! S'exclame la note. Les textes extraits, rassemblés, cités et commentés dans la *Collection* sont grossièrement assimilés à des copies d'élèves de la Troisième république.

La position de postériorité des éditeurs, par rapport aux textes cités, leur confère une position de supériorité. On en sait plus aujourd'hui qu'en leur temps. Il suffit, de manière on ne peut plus visible, de comparer les cartes établies successivement par les géographes pour se rendre compte d'une évolution voire d'un progrès patents. On peut d'ailleurs les consulter, ces cartes, dans la collection : une trentaine de cartes et plans divers dans le tome I, quatre dans le tome II, etc.²⁶. Par ailleurs, la superposition des textes dont je parle plus haut, donne l'idée des couches de terrain de savoir qui se sont assimilées concernant Madagascar.

Reste qu'il y a différentes manières de dire le vrai et le non vrai (ou plutôt, dans l'ordre chronologique, le non vrai et le vrai).

En premier lieu, il y a des données indubitablement fausses ou indubitablement vraies, à propos desquelles l'éditeur lansonien fait bien son travail en proposant des rectifications. On ne trouve ni éléphants, ni serpents venimeux à Madagascar. Les naturels manient la sagaie et ne connaissent pas les arcs et les flèches (ils apprendront bientôt à utiliser le mousquet). Ces rectifications peuvent d'ailleurs être liées à la ques-

24. Il va de soi que dans cette citation les crochets appartiennent aux éditeurs de la collection. « Maques » « corrige » singe (il n'y a pas de singes à Madagascar).

25. Ici, une note : « Copié dans l'ouvrage de Flacourt », etc.

26. Dans *Neuf ans à Madagascar*, publié en feuilleton dans *Le Tour du monde*, puis repris chez Hachette en 1908, Gallieni écrit : « lors de ma prise de commandement, en septembre 1896, les neuf dixièmes de l'île étaient inconnus et les cartes présentaient d'énormes lacunes » (p. 202). Dans le roman *Région inhabitée* (1964), Robert Mallet, très vraisemblablement lecteur de la *Collection*, imagine que la cartographie de Madagascar, encore inachevée, a laissé vivre en dehors de la colonisation une tribu d'indigènes dont le narrateur, qui les a découverts, préférera ne pas révéler l'existence. Il y a donc bien d'une part corrélation entre colonisation et relevé cartographique d'une part, et de l'autre, opposition entre relevé cartographique et fiction : la fiction s'épanouit dans les zones vierges de la cartographie.

tion cartographique. De nombreuses notes consistent à rectifier des indications de latitude et de longitude : par exemple au tome I, p. 65, 92, 93, etc.

Le travail critique est approfondi dès lors que les éditeurs expliquent l'origine, les « sources », en termes lansonniens, de ces erreurs. Beaucoup, par exemple, proviennent d'une contamination du texte « souche », en quelque sorte, que constitue la relation de Marco Polo. Ce nom a été repris par les navigateurs portugais, en concurrence avec celui d'île Saint-Laurent. Marco Polo est bien une source, invoquée comme plus ou moins authentique²⁷ par les premiers voyageurs tels que Thomaso Porcacchi de Castiglione (1572), p. 115 du tome I, François de Belle-Forêt (1575), p. 138, Jean-Hugues de Linschot (1583), p. 143, etc. On peut dire ici que c'est le vrai du non vrai qui est décrit, l'erreur pouvant elle-même être l'objet d'une démarche, scientifique, d'élucidation. La connaissance de la méconnaissance relève bien d'une reconquête par le savoir.

Mais on comprend bien que la question du vrai des textes cités dans la collection ne saurait, malheureusement, se réduire à celle de quelques faits avérés ou non avérés de réalités présentes ou absentes, existantes ou non existantes. Toute la difficulté de la présentation de la collection va consister, bien davantage à « gérer » cette marge très difficile à contrôler, de l'indécidable entre le vrai et le non vrai, la réalité et la fiction. C'est ce point qu'il nous faut développer.

DES FABLES

En relevant d'abord, parce que je la juge séduisante, cette affaire des animaux. Ceux qui sont mentionnés dans la page de la *Description du monde* consacrée à Madagascar, se réduisent à un petit nombre d'espèces, en somme : éléphants, chameaux, léopards, jaguars²⁸, lions, ânes sauvages, sangliers, girafes, et le fameux oiseau Roc, tueur d'éléphants. Pour le reste, il s'agit « d'autres bêtes sauvages en quantité ». Or, à partir de cette description, les animaux « fictifs » de Madagascar vont se multiplier. En plus de ceux que je viens de citer, on trouvera dans la *Collection*, placés (par les éditeurs) sous la responsabilité de Marco Polo, des serpents (I, p. 143), des léopards, des cerfs, des daims, des bouquetins (p. 114 et p. 239), des hippopotames, des loups-cerviers (I, p. 138), etc. D'emblée, Marco Polo a ouvert une arche de Noé de laquelle vont se répandre des espèces innombrables. Les textes cités par la *Collection* semblent susciter l'existence d'une faune incontrôlable qui, du même coup, rend nécessaire le travail de nomenclature que se propose de parfaire la science coloniale. Mettre de l'ordre dans ce zoo imaginaire où l'on a mélangé les pancartes, où les grilles se sont ouvertes, inopinément.

Revenons à Marco Polo. On sait qu'il décrit, sans y être jamais allé, sous le nom de « Madeigascar » une île, « noble isle et belle et des greigneurs du monde »²⁹ qui est en fait Mogadiscio, sur la côte africaine, en Somalie. Il y a donc ici une confusion de lieu, une corruption de nom, qui va produire une réalité dure et durable, puisqu'il s'agit du nom même sous lequel le pays sera désigné, après l'élimination de Saint-Laurent, par les voyageurs, les navigateurs, et finalement par le pays colonisateur. Le nom de Madagascar a, d'ailleurs, survécu à la colonisation.

27. François de Belle-Forêt, par exemple, écrit : « je ne veux pas vous abreuver des fables dudit Marco Polo » (I, p. 136).

28. Onces, pris pour ours par certains éditeurs : voir Marco Polo, *La Description du monde*, édition, traduction et présentation par Pierre-Yves Badel, Le livre de poche, n° 4551, 1998, p. 451 note 2.

29. Marco Polo, *op. cit.*, p. 450.

Mais pourquoi ou comment Marco Polo a-t-il pu confondre un pays situé sur la côte d'Afrique avec une île ? Alfred Grandidier nous l'explique très bien :

« *Les Arabes dont Marco Polo, qui n'est jamais venu en Afrique, tenait ses renseignements, emploient, en effet, indifféremment le même mot Djéziret pour île et pour côte ou pour pays maritime* »³⁰.

Le propre nom de la grande île, son nom propre, pourrait-on dire, cela même par quoi on la désigne, n'est donc que le résultat d'une double confusion : les Portugais ont pris l'île Saint-Laurent pour celle que décrivait Marco Polo et celui-ci a pris pour une île la côte africaine. La fable, tout à la fois erreur, confusion et fiction, la fable prise au jeu des vocables et des appellations, se transmue en réalité, une réalité de mots, certes, mais la réalité des hommes n'en est-elle pas tissée ?

On retiendra donc, à partir de ce simple exemple, qu'il suffit d'extrapoler, que la question de la véridiction des textes cités est insoluble, littéralement. Elle ne relève pas de la seule opposition de la vérité et de l'erreur, facile à résoudre, comme le montrent les exemples des éléphants et des arcs et flèches, mais de l'opposition de la réalité et de la fiction. Les récits de voyage et plus généralement tous les textes de la *Collection* sont minés par la fiction ; dès l'origine, avec le texte source de Marco Polo et ultérieurement dans la confusion, par exemple, entre une littérature de voyage et une littérature de fiction qui utilise les mêmes procédés, le récit de voyage empruntant ses stratégies narratives au roman, et non l'inverse³¹.

La confusion entre fiction et authenticité dans les récits de voyage, est bien connue des spécialistes du genre. Deux textes recueillis dans la collection en offrent des exemples tout à fait frappants et symétriques : *The History of Pyrates*, (tome II) qui contient la fameuse histoire de « Libertia », république fondée par les pirates et qui est encore présentée comme une réalité historique dans les guides de voyages les plus récents, est une fiction due à Daniel Defoe³². Inversement, le catalogue de la vénérable BNF continue à considérer Robert Drury comme un pseudonyme de Defoe, alors que les chercheurs ont établi que Drury a bel et bien existé, même si son journal a pu être co-écrit avec le grand homme de lettres anglais³³.

UNE RÉDUCTION DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ

Il n'y a cependant pas de réflexion possible sur le travail du non-vrai dans le vrai ou l'inverse, à l'œuvre dans la *Collection* si l'on ne souligne la très grande hétéro-

30. Tome I, introduction, p. XI, note I. Nous n'entrerons pas nous-même dans le jeu de la véridiction pour savoir si Grandidier avait raison ou non.

31. Sur cette question, voir, entre autres, Sophie Linon-Chipon, « Certificata loquor. Le rôle de l'anecdote dans les récits de voyage aux XVII^e et XVIII^e siècles », actes du colloque, *Roman et récit de voyage. Écriture de fiction, écriture du voyage*, colloque organisé par Marie-Christine Gomez-Géraud et Philippe Antoine au Centre d'Etudes du Roman et du Romanesque, Université de Picardie-Jules Verne, Amiens (décembre 1999), Roman et récit de voyage, 2001, P.U.P.S., collection Imago mundi, 256 p., p. 193-204.

32. Voir sur ce point l'excellent article de Nivoelisoa Galibert, « Daniel Defoe, le rêve pirate et l'océan Indien : un siècle de distorsions (1905-1998) », in *Les Tyrans de la mer, Pirates, corsaires et flibustiers*, textes réunis par Sylvie Requemora et Sophie Linon-Chipon, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 265-281.

33. Voir sur ce point Parker Pearson, « Re-appraising Robert's Drury's Journal as a historical source », *History in Africa*, 23, 1996, p. 1-23 ; Arthur Secord, *Robert Drury's Journal and Other Studies*, University of Illinois Press, 1961, p. 1-71 ; Jean-Pierre Domenichini, « La nouvelle traduction du journal de Robert Drury par Madame Anne Molet-Sauvaget » in *Bull. Acad. Natn. Art. Let. Sci.*, tome 71/1-2, 1993 (1997).

généité des textes qui y sont rassemblés. Car la *Collection* opère incontestablement un « lissage » de textes appartenant à des catégories qui peuvent être parfois très éloignées.

Certes, une bonne partie des textes se rangent sous les titres dont Sophie Linon-Chipon³⁴ fait une analyse en les distinguant en tant qu'indices génériques. La différence entre « description », « discours », « mémoire », « relation », « histoire », « journal », n'est pas nécessairement ou toujours très tranchée, et varie en fonction des époques. Il reste que la *Collection* propose en outre, comme on va le voir, des textes qui relèvent d'autres catégories. Les « lettres », évidemment, ont avant tout en commun d'avoir un destinataire explicite mentionné à la deuxième personne (ou à la troisième personne de politesse), mais elles peuvent relever de stratégies discursives très diverses.

Qu'on en juge : la *Collection* cite des lettres ou des extraits de lettres de pères Jésuites. Elles sont particulièrement nombreuses dans le tome II. Or, l'on sait³⁵ que ces lettres obéissent à toute une série de modèles et de contraintes. Elles sont, tout d'abord obligatoires, puisque les Jésuites comme les Lazaristes doivent rendre compte de leurs tentatives de conversion des indigènes et elles sont ensuite déterminées par des catégories d'observation et de description des « gentils » qui précontraignent ces textes. Soit l'exemple suivant (tome II, p. 13) :

«Quoiqu'ils [les naturels] vivent dans l'état le plus misérable, ignorant le christianisme, ne connaissant pour ainsi dire pas Dieu, n'ayant ni lois, ni rois pour les diriger...[Cette observation fait entrer les Malgaches dans quatrième catégorie du manuel de missiologie cité par J.-Cl. Laborie, à la différence notable de l'appréciation du lazariste Nacquart qui les situe, lui, en troisième catégorie]...ils sont toutefois capables de comprendre les enseignements de la religion et de la raison...[Il s'agit là de la première qualité selon les catégories de Saint-Augustin : l'entendement]...car ils sont d'un caractère doux et facile...[Deuxième qualité : la bonne volonté]...ils sont habiles dans les divers métiers de charpentier, de forgeron, de tisserand, de laboureur...[Troisième qualité : la faculté d'apprentissage, la mémoire]...Ces préliminaires feront mieux comprendre le but et l'heureux résultat de notre voyage».

Faute de temps, nous ne parlerons pas ici d'autres types de textes dont les stratégies discursives sont spécialisées : les « traités », par exemple, qui tentent de convaincre les autorités politiques ou commerciales de l'intérêt d'une colonisation de Madagascar, les libelles qui y répondent parfois, etc.

SONT-ILS BONS OU SONT-ILS MÉCHANTS ?

Les indigènes sont-ils fourbes et malhonnêtes ou généreux et soucieux de rendre service et d'aider les voyageurs égarés ? Ou, pour reprendre la formule de Diderot : les Malgaches sont-ils bons ou sont-ils méchants ? En mettant à plat les textes, sans en distinguer la nature, et en les faisant succéder selon un ordre simplement chronologique, on ne rencontre que des contradictions qui pourraient faire sourire, comme d'une subjectivité de jugements issus d'expériences diverses : « *ce sont des gens pai-*

34. Dans *Gallia Orientalis, Voyages aux Indes orientales 1529-1722*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 577 et suiv.

35. Cf. les travaux de Jean-Claude Laborie, et par exemple son intervention au séminaire de François Moureau, le 14 janvier 2003 (site du CRLV) sur « Le missionnaire et le savant : Jésuites et Lazaristes à Madagascar au XVII^e siècle ».

sibles, qui vivent en petites communautés et n'ont pas de grands chefs pour les commander» (I, p. 67); «Les indigènes de Madagascar [...] sont les plus grands voleurs et les gens les plus cruels de toute la Cafrerie» (I, p. 101); «Les Barbares y étaient jadis méchants outre mesure, vicieux sur tous autres et fort adonnés à un péché contre nature» (I, p. 120); «Les habitants sont [...] hauts, droits et dispos, gens d'esprit et bien avisés»; «Ils sont doux et familiers et paraissent braves» (I, 277). «Il y a lieu de se demander pourquoi les indigènes sont noirs comme de la poix, quoique le climat de cette île soit parfaitement tempéré. Il en est de même dans le Sud du continent africain, notamment au cap de Bonne-Espérance. Au contraire, auprès du détroit de Magellan, qui est cependant situé bien plus au Sud, les hommes sont blancs comme neige; ce n'est donc pas le soleil qui est cause de la coloration de la peau, mais plutôt la nature cachée des hommes» (I, 439); «Ces insulaires sont doux et polis. Un matelot anglais ayant perdu son épée, l'indigène qui la trouva la porta au roi qui la fit remettre à son propriétaire et qui déclara que, si son sujet l'avait non pas trouvée par hasard mais volée, il l'aurait condamné à mort. Ils ont certaines règles de politesse et des manières agréables. Lorsqu'ils se rencontrent le matin, ils se donnent des poignées de main et se font des compliments d'une voix douce» (I, 420); «Les indigènes [...] sont d'un caractère doux et facile (II, p. 13)»; «Les habitants de Madagascar, quoique barbares, sont doux et traitables et suffisamment intelligents» (II, p. 73)³⁶.

Le jugement dépendra donc souvent du type de texte auquel on a affaire, de la stratégie discursive dans laquelle il est engagé, et le plus souvent de l'instrumentalisation que l'énonciateur songe à faire de la population fût-ce pour ce qu'il considère être son propre bien. Ceux qui veulent encourager la colonisation ne diront que du bien des indigènes, lesquels seront décrits sous les traits les plus noirs par ceux qui ne veulent pas qu'on détourne sur Madagascar un commerce fructueux avec l'Inde.

Savoir dans quelle catégorie entrent les Malgaches selon les manuels de missiologie ou s'ils répondent aux critères de Saint-Augustin pour ce qui est de l'entendement, de la mémoire ou de la bonne volonté était une question essentielle pour les missionnaires Jésuites ou Lazaristes. Mais qu'en est-il pour les colonisateurs de la III^e République laïque, dont beaucoup sont francs-maçons, parfois anticléricaux ? Les questions qu'ils se posent sont paradoxalement assez voisines. Ce n'est plus : peut-on leur faire partager les bienfaits de la religion chrétienne ? Au contraire Gallieni a tenu à neutraliser la question religieuse : «Je n'ai pas, proclame-t-il dès sa prise de fonction, en 1896, besoin de vous recommander la plus stricte neutralité en matière religieuse. Les instructions de M. le Ministre des Colonies sont formelles»³⁷. Mais il s'agit tout autant de savoir dans quelle mesure la population malgache est susceptible de bénéficier de l'entreprise coloniale, et de s'y intégrer. Voici ce qu'écrivit Gallieni, par exemple : «la population bezanozano, vigoureuse, mais de nature indolente, est douce, docile, et susceptible de perfectionnement»³⁸, faisant manifestement écho, sans le vouloir sans doute, à certaines lettres de Jésuites citées plus haut.

36. On pourrait continuer fort longtemps cette liste. Ou en présenter des variantes : chastes ou lubriques ? Jaloux ou tolérants ? «Ils sont extrêmement jaloux de leurs femmes» (I, 205); «Les femmes sont extrêmement lascives et ce n'est point, à leurs yeux, un déshonneur mais bien un honneur d'avoir des relations avec un blanc; non seulement les maris y consentent, mais ils amènent eux-mêmes leurs femmes aux étrangers» (I, 485).

37. Gallieni, *op. cit.*, p. 194.

38. *Op. cit.*, p. 422.

Or, si les Jésuites se sont montrés partagés sur cette question, les uns misant sur la possibilité de rédemption des Malgaches, et les autres étant tout à fait désespérés, l'on pourra retrouver cette même ligne de fracture chez les acteurs de la colonisation entre les partisans de l'assimilation et ceux de l'autonomie, d'une part ou d'autre part, les catégories ne se recouvrant pas exactement, entre les colonisateurs confiants dans la possibilité d'émancipation des peuples colonisés et ceux qui n'y croient pas. Gallieni fait partie des optimistes. Mais Grandidier ?

Grandidier ou l'équipe des éditeurs scientifiques, on l'a vu, se contentent le plus souvent de mises au point, même s'il s'agit de points d'ironie, concernant le non savoir des auteurs de textes anciens. Il y a une exception cependant qui peut le (les ?) faire sortir de leur réserve. C'est la question, justement, du caractère, de la personnalité des Malgaches. C'est-à-dire, on l'a compris, indirectement, de leur aptitude à être colonisés. Sachant que Grandidier n'était pas un partisan de l'annexion et s'était prononcé en faveur d'un protectorat, on peut facilement imaginer qu'il ne partage pas le point de vue d'un Gallieni que nous citons ici non seulement parce que son action est contemporaine des travaux de Grandidier, mais parce que, indubitablement, son récit fait écho à ceux de la *Collection*. Dans le tome II de celle-ci, à la page 73, cette note, pour commenter l'optimisme des Jésuites qui seront en effet désabusés ultérieurement : « *L'avenir a montré combien les Pères se faisaient des illusions sur ces divers sujets* ». Cette intervention dans la narration implicite³⁹ que constitue la suite des textes de la *Collection* est assez rare pour qu'on la signale et qu'on s'y intéresse.

Dès lors, on pourrait lire la longue suite de lettres, à laquelle nous avons fait allusion plus haut, des Jésuites exposant leurs illusions et leurs déceptions à l'égard des Malgaches qu'ils renoncent définitivement à convertir, malgré les rappels insistants de leur hiérarchie, comme une préfiguration, comme un présage, d'un possible, voire probable échec de l'entreprise coloniale⁴⁰ ?

39. C'est ce type d'intervention que Genette appelle « prolepse ».

40. Parallèlement, dans le tome VI, c'est le commerce impossible qui est longuement exposé, dans des conditions analogues à celles de Jésuites par des marchands écrivant à leur propre hiérarchie (*Rapport respectueux au Noble Seigneur Heinrich Swellengrebel, gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, et à Messieurs du Conseil Politique par O.L. Hemmy, premier commis*).